

Anthropologie et Sociétés



Michel Agier (dir.), Anthropologues en dangers. Paris, Jean Michel Place, 1997, 125 p., bibliogr.

Serge Genest

Volume 24, numéro 1, 2000

Terrains d'avenir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015644ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015644ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Genest, S. (2000). Compte rendu de [Michel Agier (dir.), *Anthropologues en dangers*. Paris, Jean Michel Place, 1997, 125 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 24(1), 179–180. <https://doi.org/10.7202/015644ar>

Michel AGIER (dir.), *Anthropologues en dangers*. Paris, Jean Michel Place, 1997, 125 p., bibliogr.

Sous un titre accrocheur et un tantinet ambigu, des anthropologues, tous des hommes, s'intéressent à l'engagement sur le terrain. Accrocheur parce qu'il peut laisser croire que les auteurs se sont trouvés dans des conditions qui ont pu menacer leur vie. Titre ambigu aussi parce qu'il désigne des personnes qui courent des dangers, alors que les textes traitent de remises en question des pratiques de terrain.

Fruit de rencontres tenues en novembre 1994 et 1995, ces textes (de dix pages en moyenne) abordent divers aspects de la pratique des anthropologues : le contexte fortement politisé dans lequel évoluent des populations autochtones (Moizo, Albert); le sida (Gruénais, L. Vidal), les situations d'affrontement militaire (de Suremain, Goudineau). Ils relatent des expériences vécues en Inde (D. Vidal), au Guatemala (de Suremain), au Laos (Goudineau), en Australie (Moizo), en Amazonie (Albert), au Congo (L. Vidal) et en Côte d'Ivoire (Gruénais). L'introduction (Agier) situe les changements survenus dans les pratiques de terrain des anthropologues depuis le début du siècle et la conclusion (Dozon) propose une réflexion synthétique sur certaines questions fondamentales abordées au cours de ces échanges. Une telle diversité de thèmes, de lieux de terrain et de positions sur des questions d'éthique et de politique ne permet qu'un compte rendu partiel, mais aussi partial.

Dans l'introduction, Agier réfléchit sur les modalités de l'implication des anthropologues sur le terrain. Cela lui permet d'avancer une typologie ayant valeur de périodisation : élitisme de l'ethnologie classique entre le début du siècle et les années 1940; une anthropologie plus militante, plus populiste, entre 1940 et 1970, marquée au coin de la mauvaise conscience du Blanc; enfin, depuis les années 1980, un engagement à connotation corporatiste, fondé sur la reconnaissance de la compétence utile des anthropologues.

À ces tendances, Agier oppose l'« engagement raisonné : être présent et répondre aux demandes et sollicitations, en évitant les trois pièges cumulés de l'élitisme, du populisme et du corporatisme » (p. 24). Mais du même souffle, il préconise une « indépendance critique », sans laquelle « le chercheur risque de disparaître entièrement derrière l'expert en développement, l'assesseur ethnique, le travailleur social ou le conseiller psychologique » (p. 27). Pas facile, le métier d'anthropologue!

Cette difficulté est maintenant évidente dans les contextes de recherche auprès des populations autochtones; les vingt ans de terrain en Amazonie de Bruce Albert lui permettent d'analyser ces contextes en profondeur. Pas de recherche ethnologique possible sans implication. Mais cet engagement ne doit pas se dissoudre dans la légitimation d'un projet identitaire et politique. L'anthropologue indigéniste oscille constamment entre l'adhésion, à des degrés divers, aux positions politiques et idéologiques des autochtones et la crainte d'une inféodation incompatible avec l'avancement de la connaissance.

Le sida constitue un autre domaine de recherche qui vient bousculer les pratiques traditionnelles de terrain. Le contexte de stigmatisation qui frappe les personnes atteintes de la maladie, les comportements parfois adoptés par les médecins face aux malades et à l'épidémie, et la négation du problème par les États pour minimiser ses impacts économiques et politiques, tout cela constitue autant d'éléments qui conditionnent le travail de l'anthropologue.

Marc-Éric Gruénais soulève plusieurs difficultés liées aux enquêtes qu'il a menées au Congo et qui sont récurrentes dans une forte proportion des pays du Sud. D'abord l'obligation d'obtenir l'aval du programme national de lutte contre le sida pour enquêter, situation

qui rappelle les conditions d'insertion de l'anthropologue dans les communautés autochtones. Finie l'époque du contact direct avec les populations à partir des seuls intérêts des anthropologues. Ensuite, l'absence d'information aux personnes porteuses du VIH par les médecins, sans pour autant assurer la confidentialité des renseignements sur la condition de ces malades. Cette position heurte Gruénais et lui fait se demander s'il y a une éthique médicale pour le Sud et une autre pour le Nord.

Prenant appui sur ses recherches à Abidjan, Laurent Vidal ajoute d'autres dimensions aux questions éthiques soulevées par Gruénais. En enquêtant directement auprès des malades, Vidal est confronté, lui aussi, à la rétention de l'information de la part des médecins, ainsi qu'aux difficultés des rapports interdisciplinaires liées en partie à des conceptions éthiques divergentes entre médecins et anthropologues. Il préconise une implication qui n'est pas exempte d'ambivalence : ne pas intervenir directement dans les choix des malades, mais agir comme médiateur entre médecin et malade.

Malgré un éloignement des pratiques de terrain traditionnelles à la faveur de contextes et de thèmes de recherche qui ont changé, la question de l'ambivalence de la position de l'anthropologue, à la fois du « dedans et du dehors », affleure dans plusieurs des textes. Jean-Pierre Dozon reprend ce thème de réflexion dans les dernières pages du volume et il débouche sur deux « propositions » qui, si elles étaient systématiquement mises en application, pourraient, pense-t-il, transformer fondamentalement la pratique des anthropologues (particulièrement en France) : partage de l'auto-réflexion entre collègues travaillant dans des conditions similaires et élaboration de « standards communs ou convergents de conduite » (p. 117). Ces comportements ont trouvé des conditions de réalisation somme toute plus propices en contexte nord-américain, sans toutefois avoir encore produit tous les fruits escomptés. Décidément le métier d'anthropologue n'est pas facile ! Mais l'« anthropologie n'est pas un sport dangereux », pour reprendre le titre humoristique du livre de Barley (1988).

Références

BARLEY N., 1988, *L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*. Paris, Payot.

Serge Genest
Département d'anthropologie
Université Laval
Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4
Canada
Serge.Genest@ant.ulaval.ca

Jean-Louis SIRAN, *L'illusion mythique*. Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, collection « Les empêcheurs de penser en rond », 1998, 127 p.

« Accepter, comme thème de discussion, une catégorie qu'on croit fausse expose toujours à un risque : celui d'entretenir, par l'attention qu'on lui prête, quelque illusion sur sa réalité. pour mieux cerner un obstacle imprécis, on soulignera des contours dont on voulait seulement montrer l'inconsistance ; car en s'attaquant à une théorie mal fondée, la critique commence par lui rendre une façon d'hommage ». Ces premières phrases, qui sont tirées du chapitre premier intitulé « L'illusion totémique » de l'ouvrage *Le totémisme aujourd'hui*